

## Dinomaniaques !

Vendredi 25 et samedi 26 septembre 2015

Université de Haute Alsace, Mulhouse

Institut de Recherche en langues et littératures européennes (ILLE – E.A. 4363)

### Appel à communications

« Big, fierce and extinct » : on connaît la réponse faite à Stephen Jay Gould par un collègue interrogé sur la fascination qu'exercent les dinosaures sur les enfants et, plus généralement, sur notre culture. Pourtant, rappelle Gould dans *La Foire aux dinosaures*, si les dinosaures ont toujours été gros, féroces et éteints, ils n'ont pas toujours suscité la même émotion que celle éveillée récemment par le *trailer* officiel de *Jurassic World*. Attendu pour le 10 juin 2015 et devenu, à quelques jours près, un nouveau D(inosaur)-Day, le film constitue aussitôt un horizon d'attente collectif. Serions-nous dinomaniaques ?

En tant qu'objet culturel, le dinosaure est paradoxalement récent : il nous appartient alors de découvrir ce qui a pu changer et, surtout, d'étudier les ressorts d'une figure devenue, en peu de temps, centrale dans notre culture. Que veulent dire les dinosaures ? Qu'avons-nous besoin de dire à travers eux ?

Témoin d'un monde disparu, le dinosaure figure autant un renouveau possible de l'aventure (Arthur Conan Doyle, *The Lost World*) qu'une plongée au cœur de forces primitives cataclysmiques (Jules Verne, *Voyage au centre de la Terre*). Parce qu'il n'a jamais croisé la route de l'homme, il est l'inouï, l'extraordinaire, le lointain inexploré ou inexplorable, laissant bouchée bée Alan Grant et Ellie Sattler dans le *Jurassic Park* de Steven Spielberg. Le dinosaure, nature hors mémoire d'homme, ne peut faire l'objet que de reconstitutions, de représentations, faisant se rejoindre la méthode paléontologique et celle des études culturelles sous le signe de l'abduction, désignée par Umberto Eco comme un « mécanisme créateur de mondes ». Son éloignement n'empêche pas le dinosaure de n'être parmi nous que depuis la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : il ne peut, ce-faisant, qu'être culture, élaboration, fantasme érigé sur des connaissances lacunaires et elles-mêmes sujettes à caution. « C'est ainsi que nous humains voyons le monde, écrit Nancy Huston dans *L'Espèce fabulatrice* : en l'interprétant, c'est-à-dire, en l'inventant, car nous sommes fragiles, nettement plus fragiles que les autres primates. Notre imagination supplée à notre fragilité. Sans elle - sans l'imagination qui confère au réel un Sens qu'il ne possède pas en lui-même - nous aurions disparu, comme ont disparu les dinosaures ». Une association faite pour rappeler que la survivance des mondes (et celle des dinosaures) ne dépend plus que de notre aptitude – et de notre désir – à les mettre en fable, quitte à supporter l'anachronisme en faisant du dinosaure la figure – voire le héros – de nos fictions préhistoriques.

Plus qu'un simple objet de découverte, de décor, ou plus qu'un éventuel musée animé (*Voyage dans la préhistoire*, Karel Zeman, 1955), le dinosaure nous intéresse dans la mesure où il fait progressivement récit. Tragédie manifeste dans le *Fantasia* des studios Disney (1940) qui réécrit une mythologie cosmogonique laïcisée, le dinosaure nourrit un imaginaire de l'extinction qui ne tarde pas à fonctionner symboliquement comme un *memento mori* réitéré, une vanité éco/égo-logique qui trouve aujourd'hui un écho favorable. La tragédie est plus familiale dans *Land before time* de Don Bluth (1988), où un groupe de dinosaures anthropomorphisés reformule l'avènement du dinosaure comme fiction de jeunesse, en même temps que le dessin animé assume à travers le mutique tyrannosaure la réinterprétation de figures plus classiques : l'ogre, le géant, le loup, le croquemitaine... autant de monstres dévoreurs réinvestis. Puis, plus récemment, une tragédie scientifico-aventureuse *via* le blockbuster *Jurassic Park* qui remet l'image hollywoodienne au centre de nos sensations.

Sans viser à l'exhaustivité, il est aisé de rappeler combien le dinosaure occupe aujourd'hui un large champ culturel, jusqu'à en constituer un pan spécifique. Jules Verne et Arthur Conan Doyle se prêtent à l'exploration de la dino-aventure, au même titre que les *Dinosaur Tales* de Ray Bradbury (écrits de 1951 à 1983) et que le *Carnosaur* de John Brosnan (1984). Par ailleurs, en 1912, Winsor McCay initie avec *Gertie the dinosaur* l'exploration cinématographique du dinosaure qui, eu égard à ses dimensions spectaculaires, ouvre le champ des innovations techniques : de la terreur à la fascination en passant par une forme de poétisation, le dinosaure fait image en même temps qu'il fait défi. Parallèlement s'engage, à travers cette même figure de Gertie, un siècle tourné vers l'élaboration d'une culture de jeunesse dans laquelle s'installe durablement le dinosaure : *Casimir*, inventé par Yves Brunier et Christophe Izard, *Denver, the last dinosaur*, créé par Peter Keefe, mais aussi Barney (*Barney and friends*, Sheryl Leach, à partir de 1987) seraient-ils autant de dinosaures-outils destinés à porter les discours que nous adressons aux enfants ?

Enfin, le dinosaure est aussi un marqueur de l'état et du fonctionnement de notre culture. Entre culture scientifique et devenir-jouet (le Rex de *Toy Story*, John Lasseter, 1995), les dinosaures génèrent autant de représentation relatives à ce que nous sommes capables de faire (l'anticipation de Crichton ou les techniques cinématographiques progressivement mises en œuvre pour 'rendre visible' le dinosaure) comme à notre manière d'appréhender le gigantesque, l'inaccessible : marchandisation, dévoration culturelle du géant devenu biscuit ou jouet, notre culture au sens large nous permet de domestiquer l'indomptable, et peut-être de réassurer notre position d'espèce dominante.

De la dinoculture à la dinofiction en passant par le dinomarketing, le dinosaure interroge notre traitement de la peur (il est le terrible lézard, de même qu'il est celui dont la nature s'est séparée), de l'exceptionnel (il est une figure de la performance, du record), de la réification (la boutique de souvenir serait un lieu privilégié du dinosaure témoin d'un âge du marketing – dans *Denver, The Last Dinosaur*, Morton Fizzback ne traduit-il pas sa fascination par l'évocation des « dinodollars » ?), du détournement, tout comme de la réécriture, de la performance, ou encore de « l'émerveillement salutaire devant le merveilleux de ce qui est et de ce qui nous dépasse, qui est certainement le commencement de la poésie » (Michael Edwards, *De l'émerveillement*, 2008). Autant de pistes que ces journées se proposent d'explorer.

**Modalités de soumission :** Des propositions émanant de spécialistes en littérature, arts visuels (cinéma, théâtre, peinture, bande dessinée, albums), cultures matérielles, cultures de jeunesse, mais aussi de cultures scientifiques sont les bienvenues, le projet s'inscrivant dans une perspective méthodologique relative aux études culturelles.

Les propositions, d'une quinzaine de lignes environ et suivies de quelques lignes de présentation de l'auteur, sont à envoyer **pour le 01 avril 2015** à [matthieu.freyheit@gmail.com](mailto:matthieu.freyheit@gmail.com) et [frederique.toudoire@free.fr](mailto:frederique.toudoire@free.fr)

#### **Comité scientifique**

Vanessa Besand (Université de Bourgogne)

Christian Chelebourg (Université de Lorraine)

Antonio Dominguez-Leiva (Université du Québec à Montréal)

Florence Fix (Université de Lorraine)

Matthieu Freyheit (Université de Lorraine)

Sébastien Hubier (Université de Reims)

Frédérique Toudoire-Surlapierre (Université de Haute-Alsace)

**Organisation :** ILLE – E.A. 4363, Matthieu Freyheit, Frédérique Toudoire-Surlapierre